

LE COMMENTAIRE DE JEAN ZUMSTEIN SUR L'ÉVANGILE DE JEAN

[Andreas Dettwiler](#)

Institut protestant de théologie | « Études théologiques et religieuses »

2016/1 Tome 91 | pages 129 à 137

ISSN 0014-2239

DOI 10.3917/etr.0911.0129

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2016-1-page-129.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.

© Institut protestant de théologie. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

NOTES ET CHRONIQUES

Le commentaire de Jean Zumstein sur l'Évangile de Jean¹

Jean ZUMSTEIN, *L'Évangile selon Saint Jean (1-12)*, Genève, Labor et Fides, coll. « Commentaire du Nouveau Testament 4a », 2014, 423 p. ISBN 978-2-8309-1463-4. € 45 ; *L'Évangile selon Saint Jean (13-21)*, Genève, Labor et Fides, coll. « Commentaire du Nouveau Testament 4b », 2007, 323 p. ISBN 978-2-8309-1118-3. € 42.

En 2014, sept ans après la parution en 2007 du premier volume (sur Jn 13-21 – dorénavant signalé : II), Jean ZUMSTEIN a mené à terme son commentaire, attendu depuis longtemps, de l'Évangile de Jean en publiant le deuxième volume (sur Jn 1-12 ; désormais indiqué : I).

L'auteur, professeur émérite de Nouveau Testament de la Faculté de théologie de l'université de Zurich, avait pris la décision un peu risquée de commencer avec le commentaire de Jn 13-21 (sur ce choix, voir II, p. 5) ; cela n'a pas eu de conséquences négatives : les deux volumes forment un tout cohérent en ce qui concerne tant leur outillage méthodologique que leur orientation exégétique et théologique globale. Une traduction allemande en un volume a paru fin 2015 chez Vandenhoeck & Ruprecht, dans la prestigieuse série « Kritisch-exegetischer Kommentar ». Une traduction italienne pour la série « Claudiana » vient de paraître et une traduction espagnole dans la série « Sigueme » est actuellement en préparation.

¹ La présente analyse a été publiée pour la première fois en allemand, dans une version légèrement distincte, dans la revue *Early Christianity* 6 (2015), p. 129-138 (Tübingen, Mohr Siebeck). Je remercie vivement Jean-Marc Tétaz du soin avec lequel il a établi la traduction française. Enfin, je signale que Serge Wüthrich a publié dans *ETR* 84 (2009), p. 435, un bref compte rendu du volume II (sur Jn 13-21, paru en 2007) du commentaire de Jean Zumstein.

L'introduction du commentaire (I, p. 19-44) traite d'une série de questions, en particulier de la macrostructure, de l'intégrité littéraire, du rapport à la tradition synoptique, de la langue et de la narration johanniques, de l'arrière-plan religieux, du milieu historique de production, ainsi que des aspects centraux de la théologie johannique. Je reviendrai au cours de la recension sur certaines décisions importantes de l'auteur.

Dans tout le commentaire, l'exégèse de détail obéit à un schéma ternaire. La traduction du texte johannique et les indications bibliographiques sont suivies d'une première partie analytique (*Analyse*) ; selon la nature du segment textuel johannique, elle traite du contexte, de la structure, de l'argumentation et du genre littéraire, mais aussi régulièrement de la genèse du texte (« le devenir du texte ») et d'intertextualité (surtout des éventuelles relations avec les Évangiles synoptiques et la Bible hébraïque) ainsi que ponctuellement des questions historiques. L'exégèse proprement dite forme la deuxième partie (*Explication*) ; elle est organisée de façon linéaire afin de respecter autant que possible la dynamique argumentative du texte johannique. La troisième partie est de nature synthétique (*Conclusion*) : elle essaie de reprendre le contenu du texte johannique dans une perspective littéraire et théologique, sans s'inscrire pour autant dans une herméneutique à visée pratique ou dans une herméneutique orientée sur l'histoire de la réception. Même si ces sections conclusives sont d'une intensité et d'une originalité variables, elles sont dans l'ensemble précieuses et utiles au lecteur. On relèvera encore que, dans certains cas, les sections synthétiques dépassent de loin un simple résumé du texte johannique ; c'est le cas en particulier après Jn 3,21 (voir I, p. 124-126) ou, encore plus important, à la suite de Jn 8,59 (I, p. 308-309) : l'auteur traite dans ces pages de façon différenciée du problème de l'« antijudaïsme » johannique. Pour des raisons de place, ces sections synthétiques sont malheureusement absentes de la traduction allemande. On mentionnera enfin que Jean ZUMSTEIN interprète aussi la « péricope de la femme adultère » de Jn 7,53-8,11 (I, p. 276-280), qui est pourtant un ajout du point de vue de la critique textuelle, ainsi que le titre « Évangile selon Jean » (II, p. 319-320), qui date du début du II^e siècle.

Le commentaire ne contient ni index des noms ni index des textes bibliques ; on n'y trouvera pas davantage un index thématique. Cette absence n'est cependant pas problématique. En revanche, il propose douze excursus, brefs pour la plupart : sur les « Juifs » dans l'Évangile de Jean (après Jn 1,19) ; sur le Fils de l'Homme (avant Jn 3,13) ; sur les paroles en « Je suis » (après Jn 6,35) ; sur la fête des Tentés (au début de Jn 7) ; sur le Diable (après le « terrible verset » Jn 8,44) ; sur le genre littéraire des discours d'adieu et sa réception johannique ; sur la construction du premier discours d'adieu (tous deux au début de Jn 13,31) ; sur le Paraclet (après Jn 14,17) ; sur le processus de relecture dans le deuxième discours d'adieu (au début de Jn 15,1) ; sur le lien intratextuel de Jn 18,1-9 avec Jn 10 (après Jn 18,9) ; sur la structure littéraire du procès de

Jésus devant Pilate (après Jn 18,28) ; enfin sur le code symbolique dans Jn 19,16b-37 (au début de Jn 19,16b). On peut se demander si le choix d'un excursus était nécessaire pour chacun d'eux. L'un ou l'autre de ces excursus aurait pu être intégré sans difficulté dans la partie analytique.

En raison de l'abondance de la littérature secondaire consacrée aux écrits johanniques, l'auteur est contraint à un dialogue sélectif, qui est mené la plupart du temps dans les notes de bas de page. Le choix des partenaires de discussion me semble très souvent pertinent. La discussion ne prend jamais un tour blessant ou arrogant malgré les divergences de vue.

Demandons-nous d'abord quelles sont les prémisses méthodologiques du commentaire, avant tout d'un point de vue littéraire. Il s'agit, pour résumer les choses en quelques mots-clés, (a) de théorie de la narration, (b) de pragmatique textuelle, (c) d'intertextualité et donc (d) de pluralisation sémantique.

(a) Ce qui frappe immédiatement, c'est l'intérêt de ZUMSTEIN pour l'univers narratif johannique. Les catégories analytiques de la théorie narratologique moderne sont omniprésentes dans son interprétation : narrateur, auteur implicite, différence entre temps raconté et temps de la narration, analepses (particulièrement denses par exemple en Jn 12,37-43, cf. I, p. 409-413) et prolepses (interne, externe ou mixte), ellipses narratives (notamment Jn 7,1 ; cf. I, p. 245 et I, p. 249, n. 21). Il y intègre également des éléments de conduite du lecteur aussi essentiels pour la compréhension de la pragmatique johannique que le commentaire implicite et, surtout, les phénomènes (instructifs d'un point de vue herméneutique) du malentendu johannique, du processus de symbolisation et de l'ironie johannique. Sur tous ces points, l'analyse n'est pourtant pas singulière, puisque Richard Alan Culpepper (*Anatomy of the Fourth Gospel. A Study in Literary Design*, Philadelphia, Fortress Press, 1983) et bien d'autres ont aplani le chemin dans les années 1970 et 1980. Toutefois, on peut supposer que dans le monde non seulement francophone, mais aussi germanophone, le commentaire de l'auteur est l'un des premiers commentaires de Jean à utilisé cet outillage d'analyse avec autant de conséquence et de maîtrise que de prudence et de discrétion. Cette approche lui permet aussi bien d'apprécier des textes célèbres, comme la rencontre de Jésus avec la Samaritaine (Jn 4,4-42, voir en particulier I, p. 141-145) ou la guérison de l'aveugle de naissance (Jn 9), que des exemples de l'art de raconter johannique. Plus surprenant (mais d'autant plus intéressant), l'auteur se montre capable de mettre en évidence des arcs narratifs au niveau de la macrostructure, en particulier dans les chapitres 7-10 qui posent des problèmes chroniques (voir au début de Jn 7, en particulier I, p. 245-246 : « de la fête des Tentés à celle de la Dédicace »). L'identification d'éléments paratextuels et la compréhension de leur fonction pragmatique sont également fort instructives et éclairantes (l'auteur emprunte ici le concept de la paratextualité au théoricien français de la littérature Gérard

Genette), ainsi Jn 1,1-18 comme prologue (I, p. 49-50) et Jn 21 comme épilogue secondaire (II, p. 298-302). En raison des moyens littéraires utilisés – notamment celui de l’imitation et de la référence –, ce dernier texte est clairement reconnaissable comme un phénomène d’école (II, p. 301).

(b) Le deuxième point est encore plus important : J. ZUMSTEIN met en relation l’analyse de l’univers narratif johannique avec l’idée d’un processus de connaissance afin de saisir la *pragmatique* du récit johannique. Dans ce cadre, il parle fréquemment d’un « parcours [ou : processus] cognitif » (par ex. I, p. 145 et 164 à propos de Jn 4 ; et I, p. 316 à propos de Jn 9 : « Le chapitre 9 met en œuvre un processus cognitif qui permet, à travers un conflit d’interprétation, une découverte progressive de l’identité du Jésus joh »). Ce processus de connaissance, visant bien sûr la communauté des lecteurs, est identique avec ce que l’auteur a qualifié dans ses publications depuis les années 1990 d’« herméneutique étagée », une catégorie empruntée à Gerd Theissen (sur cette question, voir l’article fondamental de J. ZUMSTEIN, « L’évangile johannique : une stratégie du croire », in Id., *Miettes exégétiques*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le monde de la Bible 25 », 1991, p. 237-252 – première publication dans les *Recherches de sciences religieuses* 77 (1989), p. 217-232). Il s’agit de l’idée selon laquelle le quatrième Évangile vise avant tout à conduire les croyants au croire – ou, avec une formulation moins paradoxale : à conduire la communauté des lecteurs d’une foi incomplète, voire problématique, à une conception approfondie, spécifiquement johannique de la foi. Selon l’auteur, ce phénomène de l’« herméneutique étagée » se rencontre dans de très nombreux segments du texte johannique et détermine la perspective d’ensemble de la pragmatique textuelle du quatrième Évangile. Cela a pour conséquence, entre autres, que la dimension synchronique est déterminante pour l’interprétation du texte, même si l’auteur se refuse à opposer synchronie et diachronie : le texte johannique doit être compris comme une structure textuelle cohérente dans son dernier état, mais aussi dans sa structure profonde, diachronique (voir programmatique, I, p. 29). Ajoutons que Jean ZUMSTEIN se démarque clairement de toutes les hypothèses de permutation de l’ordre textuel qui ont si longtemps tenu la recherche johannique en haleine. Cela ne concerne pas seulement les discours d’adieu, mais aussi les chapitres de Jn 5-7, qui ont donné lieu à tant de discussions. Pour ces derniers (voir I, p. 174-175), l’auteur a apporté la preuve dans une autre publication – « Quand l’exégète rencontre le manuscrit : le P⁶⁶ », in Claire Clivaz, Jean Zumstein (éd.), *Reading New Testament Papyri in Context. Lire les papyrus du Nouveau Testament dans leur contexte*, Louvain/Paris/Walpole, Peeters, coll. « BETL 242 », 2011, p. 221-239 – que l’analyse détaillée du manuscrit conservé à la Bibliothèque Bodmer de Cologny rendait très invraisemblable, également pour des raisons matérielles et techniques, l’hypothèse classique d’une permutation textuelle. Il convient de l’abandonner définitivement.

(c) Dès l'introduction (I, p. 26-32), l'auteur souligne la signification centrale des dimensions intertextuelles et intratextuelles. Le lecteur remarque presque à chaque page l'importance qu'il accorde à ces catégories. En ce qui concerne l'*intertextualité* – comprise comme un système de renvois entre au moins deux corpus de textes –, il prend régulièrement en compte deux relations textuelles : d'une part la relation à la *Bible hébraïque*, d'autre part la relation à la *tradition synoptique*. Cette dernière est encore et toujours objet de controverses ; l'auteur postule que l'école johannique connaissait Marc, peut-être Luc, mais probablement pas Matthieu (cf. I, p. 30-32). Cependant l'auteur ajoute aussitôt – et c'est ce qui fait l'originalité de son approche – que la relation de l'Évangile de Jean aux synoptiques doit être définie en d'autres termes que ceux de dépendance littéraire sur le modèle des synoptiques (il présuppose la théorie des deux sources, donc Mt et Lc comme réceptions de Mc indépendantes l'une de l'autre). J. ZUMSTEIN aimerait caractériser le type « johannique » d'intertextualité comme « hypertextualité », en référence à une catégorie de Gérard Genette (I, p. 32). Il s'agit en effet d'un rapport textuel qui se caractérise par une distance et une liberté certaines de l'Évangile de Jean face aux synoptiques. Ces quelques indications sur le cadre théorique qu'il esquisse dans l'introduction suffisent ici. Qu'est-ce que cela signifie concrètement pour le travail exégétique de détail ? À l'examen des passages concernés, on relève deux traits. D'une part, l'auteur s'impose très souvent une grande retenue dans la détermination précise de la relation intertextuelle. Assez souvent, il énonce un *sec ignoramus*. Un flou se manifeste ici dans l'interprétation que, selon les points de vue, on peut saluer, regretter ou critiquer. La raison en est que, dans de nombreux cas, la documentation textuelle ne suffit pas, de l'avis de l'auteur, pour former un jugement exégétique clair. D'autre part, lorsque la documentation est suffisamment claire, il insiste régulièrement sur le profil autonome de la version johannique. Dans certains cas, on pourrait presque parler d'une « exégèse protestataire » johannique, ainsi dans la reprise de la scène de Gethsémani en Jn 12,23.27-28 (I, p. 398 *sqq.*). Cette scène est tellement transformée par la théologie johannique qu'il en résulte un texte complètement neuf. Dans ce cas, ZUMSTEIN déclare, à mon avis à juste titre, que le texte johannique reprend des motifs de la scène dramatique des synoptiques « pour en subvertir le sens » (I, p. 402). La manière dont il définit cette relation va, me semble-t-il, bien plus loin que les essais antérieurs pour résoudre l'énigme « Jean et les synoptiques ». Des essais futurs pourront partir de ces travaux pour essayer de traiter plus avant la question en recourant à un outillage méthodologique plus affiné en matière d'intertextualité.

(d) De cela découle que pour l'auteur, il est important de déterminer différents degrés d'intensité des relations intertextuelles à chaque fois présentes. Dans cette perspective, l'idée que les compétences des lecteurs diffèrent joue un rôle extrêmement important et conduit finalement à une *pluralisation* de la

détermination sémantique d'un texte. Prenons par exemple Jn 6 : selon l'auteur, on a affaire dans ce chapitre à un double jeu intertextuel (I, p. 207) : d'une part une relation à Mc 6,32-52 et Mc 8,1-33, d'autre part un renvoi à la thématique de la manne en Ex 16. Si l'on le suit, il est intéressant de relever que le repérage de ces relations intertextuelles n'est pas rigoureusement nécessaire pour comprendre le texte johannique ; en principe, Jn 6 peut être compris indépendamment de ces horizons de compréhension synoptique et vétérotestamentaire. Toutefois, le repérage des relations intertextuelles conduit à un approfondissement de l'expérience de lecture qui produit un « surplus de sens » (I, p. 207 : « Certes, Jn 6 peut être lu indépendamment d'Ex 16, mais la mise en rapport intertextuel avec ce célèbre texte [...] engendre un surplus de sens qui enrichit l'interprétation »). La même chose vaut pour les images du berger et de la brebis en Jn 10,1-21 : certes, elles sont suffisamment compréhensibles sur la base de l'« encyclopédie culturelle » du Proche-Orient (I, p. 337), mais elles gagnent en précision par la référence aux textes vétérotestamentaires (en particulier Ez 34 ; voir I, p. 337-338). La référence scripturaire conduit ainsi à une « compréhension approfondie » (I, p. 338) de la révélation christologique qui, de son côté, initie à une « relecture » de l'Écriture. La constitution du sens d'un texte est ainsi rendue directement dépendante de la compétence de lecture culturelle (notamment biblique). Il en résulte différents niveaux d'interprétation, étagés en fonction de leur intensité ou de leur profondeur de sens. La pluralisation sémantique ainsi créée ne saurait toutefois être élargie à volonté ; elle peut tout à fait, au contraire, être limitée méthodiquement. En outre, une communauté donnée de lecteurs agrandit et approfondit sa compétence herméneutique de l'Évangile de Jean au gré de ses lectures successives. Ici aussi, le processus de compréhension a une forme évolutive et donc « diachronique ».

Concernant la dimension de l'*intratextualité* – comprise comme un système de renvois interne à un texte –, la conception de la *relecture* développée par l'auteur en collaboration avec Andreas Dettwiler joue un rôle important (voir les remarques introductives I, p. 29-30 et de nombreuses études de Jean ZUMSTEIN rassemblées dans le volume d'article *Kreative Erinnerung. Relecture und Auslegung im Johannesevangelium*, Zurich, TVZ, coll. « AThANT 84 », 2004²). Il identifie des phénomènes de relecture, non seulement dans les discours d'adieu (à la suite notamment de Konrad Haldimann, *Rekonstruktion und Entfaltung. Exegetische Untersuchungen zu Joh 15 und 16*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, coll. « BZNW 104 », 2000, Jn 15 et 16 forment un second discours d'adieu, cohérent en soi, qui reprend Jn 13-14 et qui lui donne une prolongation et un approfondissement ecclésiologiques), ou encore en Jn 21, mais aussi dans les passages qui sont l'objet de controverses récurrentes, tels Jn 3,31-35 ; 5,28-29 ; 6,51c-58 ; 10,7-19 ; 12,24-26 ; 19,34b-35 et d'autres encore. Pour des raisons faciles à comprendre, je peux me laisser aisément convaincre par ces interprétations. Il y a un seul cas où je

mettrais volontiers un point d'interrogation : concernant Jn 5,28-29 (I, p. 187 et surtout I, p. 194-196), la réintroduction de l'eschatologie futuriste-apocalyptique peut-elle vraiment s'expliquer à l'aide du modèle de la relecture ? À mon avis, il y a une tension impossible à éliminer entre les versets 24-25 et les versets 28-29, alors que le modèle de la relecture présuppose que la validité du texte de référence – ou, selon le terme de l'auteur, de l'hypotexte – perdure.

Dans la suite, et sans prétendre à l'exhaustivité, j'aimerais rendre le lecteur attentif à quelques lignes directrices de la théologie qui déterminent le commentaire de J. ZUMSTEIN. Le centre de gravitation incontesté est la christologie johannique. Avec Rudolf Bultmann, l'auteur souligne régulièrement l'idée d'incarnation, qu'il faut comprendre comme un paradoxe (dans l'introduction en I, p. 40, puis à l'occasion du commentaire de Jn 1,1-18 ; 3,13 ; 6,38.42.51c-58.61-62, etc., jusqu'à 20,31, où il est encore une fois question du « scandale de l'incarnation », voir II, p. 297). Un autre aspect est en lien direct avec la question de l'incarnation, à savoir l'idée de l'Envoyé, d'ailleurs préparée par la culture du Proche-Orient ancien (« la sémantique de l'envoyé », I, p. 41). Cette conception permet de déterminer la relation entre Dieu et Jésus à la fois comme identité et comme différence ; c'est en cela que réside sa pertinence théologique. L'idée de l'incarnation a pour conséquence que l'eschatologie est conçue surtout comme une eschatologie « présentéiste », sans que la dimension de l'avenir en soit exclue (I, p. 41). On peut le remarquer de façon particulièrement frappante dans l'exégèse des déclarations en « Je suis » de Jn 11,25-26 (voir I, p. 373-375, mais aussi la « conclusion » de Jn 11 : I, p. 382-383), alors que l'auteur ne rapporte justement pas la formulation au futur du verset 25b (« celui qui croit en moi *vivra* », *zêsetai*) à l'attente traditionnelle de la résurrection des morts à la fin des temps. Les énoncés eschatologiques « apocalyptiques » traditionnels – Jn 5,28-29 ; 6,39.40.44.54 ; 12,48, mais aussi l'ancienne tradition eschatologique présente en Jn 14,3 – ont entre autres pour fonction de rappeler l'historicité (*Geschichtlichkeit*) aussi de l'existence croyante (voir par exemple I, p. 41). Toutefois, l'auteur souligne, à juste titre me semble-t-il, que les passages futuristes dans les discours d'adieu, objets de tant de controverses – en particulier Jn 14,18-24 ; 16,13 et 16,16-24 – ne peuvent pas être inscrits dans un paradigme « apocalyptique », ceux-ci se rapportant au présent (et à l'avenir, comme le montre clairement Jn 16,13 : II, p. 140) de la communauté postpascale des lecteurs. Une autre conséquence de l'approche à partir d'une théologie de l'incarnation est la signification que l'auteur attribue à la problématique christologique de l'absence. Elle ne détermine pas seulement l'interprétation des discours d'adieu johanniques mais aussi par exemple de Jn 20,17 (II, p. 279) ; et il ne faut pas l'exclure notamment à propos de la version johannique de la marche sur les eaux (Jn 6,16-21, en particulier I, p. 217, n. 78). En ce qui concerne la sotériologie, l'auteur souligne régulièrement à la suite de Josef Blank, Hans Weder et d'autres l'« asymétrie » ou la « prépondérance du

salut » (voir déjà I, p. 43, puis l'exégèse de Jn 3,16-18 ainsi que les synthèses sur 12,20-36 et 12,44-50, etc.). La foi est comprise de façon dialectique comme une décision humaine et un don inaliénable de Dieu. Le système éthique de valeurs, concentré dans le commandement d'amour johannique, concerne en priorité les relations internes de la communauté et reçoit une fonction éminente pour la constitution de son identité : il exprime la relation irrévocable de la communauté johannique des lecteurs avec le Christ qui prend congé et est pourtant déjà ressuscité ; il constitue ainsi une réponse à la question des modalités futures de la révélation christique dans le temps postpascal (voir les interprétations de Jn 13,34-35 et 15,12-17) : dans l'amour que les membres de la communauté se portent les uns aux autres, le Christ absent continue d'être présent dans le monde.

Encore un mot à propos de la christologie. Dans les grands chapitres polémiques – surtout Jn 5,8 et 10 – J. ZUMSTEIN montre, à mon avis de façon pertinente, qu'il s'agit d'un conflit d'interprétation brûlant autour de la question du monothéisme juif. Dans la perspective johannique, deux camps se font face, qui se combattent de façon toujours plus irréconciliable : d'un côté le « monothéisme vétérotestamentaire juif » (l'auteur parle parfois du « monothéisme abrahamique », par exemple I, p. 309, à propos de Jn 8), de l'autre le « monothéisme christologique ». Dans la synthèse sur Jn 5,19-30, il fait valoir l'idée selon laquelle la christologie de l'envoyé « ne menace en aucune façon le monothéisme vétérotestamentaire juif, mais lui confère un nouveau profil, en le concentrant sur le rôle de médiateur unique endossé par le Jésus joh » (I, p. 196). D'autre part, il perçoit très clairement – et son interprétation de Jn 8 le montre bien – que c'est justement le caractère exclusif de la christologie johannique de l'envoyé qui a engendré le conflit des interprétations autour du « vrai » monothéisme et qui l'a radicalisé jusqu'à rendre les positions irréconciliables. La rupture est ici programmée.

En conclusion, j'aimerais me tourner vers la façon dont l'auteur traite de la question de la pertinence de la théologie johannique. Pour le formuler de manière plus directe : où bat le cœur de l'exégète et celui du théologien Jean ZUMSTEIN ? On ne trouve pratiquement nulle part des sections ni surtout des excursus qui prendraient un tour actualisant. Les exceptions sont extrêmement rares, comme par exemple dans le cas de la discussion de l'« antijudaïsme » après Jn 8,44 (I, p. 308-309), et même là, le ton est relativement retenu. L'approche interprétative qui détermine le commentaire dans son entier est autre : la pertinence du texte biblique ne résulte pas d'une application – souvent hâtive, et qui, pour cette raison, est rapidement obsolète – mais d'une interprétation intéressée autant que possible aux enjeux du texte johannique, d'une interprétation qui s'interroge avec ténacité sur la compréhension de l'existence présente dans le texte. C'est à dessein que je choisis ici un concept de l'herméneutique existentielle de Rudolf Bultmann. Il est en effet manifeste que

c'est aussi la patrie théologique de l'auteur. Il est constamment question dans le commentaire de la « compréhension de soi de l'homme », de « l'agir eschatologique de Dieu », du « caractère non objectivable (de la révélation) », du « paradoxe », de l'« aliénation », de la « crise de la connaissance », de l'« *extra nos* du salut », de l'« existence croyante » et de la « vie authentique ». On pourrait prolonger la liste. Des questions critiques sont naturellement permises, et peut-être même nécessaires. Justement en raison de la reprise dense, et pratiquement sans filtre, de ce paradigme herméneutique, il aurait été souhaitable de le mentionner et de le discuter au moins dans l'introduction. Mais aux esprits cultivés parmi les mépriseurs [*sic*] de l'herméneutique bultmannienne, il faudrait demander une fois encore pourquoi cette approche herméneutique se révèle justement si fertile pour l'interprétation du quatrième Évangile. Mentionnons enfin que, sur de nombreux points d'exégèse – on mentionnera les hypothèses de permutation de textes, les hypothèses de couches littéraires et les classifications en matière d'histoire des religions –, l'auteur est arrivé à des jugements tout différents et que donc, au moins au niveau exégétique, il est sorti de l'ombre du grand théologien de Marbourg.

Essayons de dresser un bilan. J'ai déjà mentionné à diverses reprises des questions critiques. Il va de soi que de nombreuses décisions exégétiques de détails pourraient être discutées. À propos de Jn 6,21a (I, p. 217), l'auteur ne dit rien de ce trait narratif frappant, et théologiquement intéressant, qu'est l'intention des disciples de prendre Jésus à bord de la barque. Concernant Jn 6,52, l'anthropophagie motivée religieusement était-elle vraiment un phénomène répandu dans l'Antiquité (I, p. 235, n. 156) ? On pourrait continuer, mais cela aurait un arrière-goût insipide de chipotage exégétique. Ce qui fait le charme particulier de ce commentaire de l'Évangile de Jean, c'est le fait que Jean ZUMSTEIN a allié la tradition allemande de l'exégèse théologico-herméneutique avec l'attention française portée à une esthétique de la forme et de la communication langagières. Il en résulte une interprétation qui pèse toujours soigneusement le pour et le contre et qui, avec une grande sensibilité à l'égard de l'univers narratif johannique, parvient à mettre en lumière de façon impressionnante sa richesse théologique. Mentionnons enfin que l'auteur écrit un français agréable et facile à lire qui renonce à toute espèce d'effets rhétoriques. Ma collaboration de longue durée avec l'auteur, que je peux présupposée connue des lecteurs de ces lignes, me conduit peut-être à une appréciation trop positive. Il est donc d'autant plus important qu'ait lieu une large discussion de l'interprétation proposée par l'auteur. Celle-ci mérite en tout cas d'être prise très au sérieux.

Andreas DETTWILER